

ractériser et évaluer les tendances « abstraites » en algèbre et topologie dans l'entre-deux-guerres. Contribuer de manière significative à l'étude de ce dossier demande une double expertise, philosophique et mathématique, dont Eckes fait ici preuve. Le risque de la doxographie est évité par le recours aux outils de l'histoire des mathématiques : retour systématique au texte mathématique pour éclairer les textes plus philosophiques ou méthodologiques, comme pour tester les hypothèses de lecture ; recours aux archives. En particulier, l'étude d'une centaine de pages qu'Eckes consacre à la réception et aux prolongements de l'article de 1925-1926 s'appuie de manière inédite sur les archives de Weyl à l'Institute for Advanced Study de Princeton.

L'ouvrage de Christophe Eckes s'inscrit dans un réseau de travaux parmi lesquels doivent être mentionnés : Thomas Hawkins, *Emergence of the Theory of Lie Groups* (New York – Berlin – Heidelberg *et al.* : Springer, 2000) ; tous les travaux d'Erhard Scholz, en particulier depuis l'ouvrage collectif qu'il a dirigé sur *Hermann Weyl's Raum – Zeit – Materie and a general introduction to his scientific work* (Bâle : Birkhäuser, 2001) ; Martina Schneider, *Zwischen zwei Disziplinen : B. L. van der Waerden und die Entwicklung der Quantenmechanik* (Berlin-Heidelberg : Springer, 2011) ; Renaud Chorlay, *Topologie et géométrie différentielles, 1918-1932* (Paris : Hermann, 2015).

Renaud CHORLAY

Jean-Baptiste FRESSOZ, Frédéric GRABER, Fabien LOCHER, Grégory QUENET, *Introduction à l'histoire environnementale* (Paris : La Découverte, 2014), 12 × 19 cm, 125 p., bibliogr., coll. « Repères », 640.

Depuis une petite dizaine d'années, l'expression « histoire environnementale » tend à s'imposer au sein des études historiques. Mais que pointe cette expression ? Avec le génitif « de l'environnement », nous aurions sous la main une explication relativement convenue. Dans ce cas, cette expression désignerait une histoire qui prendrait en charge l'environnement en tant qu'objet : lieux, notion, catégorie administrative ou de gouvernement, objet savant, etc. Mais le qualificatif « environnemental » indique davantage que la délimitation d'un champ et de ses objets. Il indique une tonalité, une orientation, une perspective, qui d'une certaine façon réordonne ou réagence profondément la distribution des places et des rôles, des acteurs et des puissances qui font l'histoire et en subissent les altérations conséquentes.

À ce titre, cette histoire participe à un mouvement de fond, affectant largement les sciences humaines¹ et où la « nature » n'est plus pensée comme un « ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines² ». Désormais, « nature » fait davantage résonner une pluralité

1 - Des travaux tels que ceux de Philippe Descola, Viveiros de Castro et Bruno Latour peuvent être évoqués pour l'anthropologie. Les champs nouveaux de l'éthique environnementale ou l'écologie politique confirment aussi ce point.

2 - Définition du *Trésor de la langue française*. En ligne : www.cnrtl.fr/definition/nature (consulté le 8 juin 2015).

Analyses d'ouvrages

d'acteurs ou d'éléments agissants et dont l'existence est inextricablement liée à l'histoire humaine. Pour le dire de façon lapidaire, il n'y a plus d'un côté l'immuabilité d'une nature et de ses lois et de l'autre l'extrême variabilité et labilité des affaires humaines.

Nous touchons donc là un point qui rend cette histoire éminemment intéressante pour l'histoire des sciences et les *science studies* (dont d'une certaine façon aussi elle hérite). Car – et c'est la question qui ouvre ce livre : « Comment voir dans la nature le produit de forces historiques tout en mobilisant, dans le même temps, des approches scientifiques qui en donnent une définition atemporelle ? » (p. 3). Par la nécessité qu'elle rencontre d'historiciser les savoirs et les pratiques qui se sont évertués – et s'évertuent encore – à « faire parler » la nature (et à la transformer), et qui par là même ont participé à sa constitution en tant que domaine de réalité autonome, doté de spécificités (« lois » propres), l'histoire environnementale requiert et informe d'emblée les outils de l'histoire des sciences (et des techniques).

Cette *Introduction* nous livre alors un état des lieux dense et succinct de cette histoire³. Après avoir rappelé ses origines américaines et ses revendications premières – une histoire plus matérielle, par « en bas », une histoire des minorités « non-humaines » et aux prises avec les contestations environnementales des années 1970 –, ainsi que l'un de ses enjeux majeurs – qui est de rendre compte des relations profondément intriquées et indémêlables des histoires humaines et naturelles –, l'ouvrage en déploie les acquis et les motifs selon six grands chapitres.

Le premier aborde les problématiques narratives rencontrées par ces nouvelles orientations historiographiques. Que signifie faire entrer sérieusement les environnements dans l'histoire ? Quelle figure de la nature y dépeint-on ? Quelles politiques appellent ou supposent les récits que nous construisons ? Et lorsque l'on constate – pour l'ère capitaliste et industrielle – que le désastre écologique est une dominante, comment résister (et pourquoi le faire) au pessimisme qui teinte des récits ?

Le deuxième chapitre aborde quant à lui les procédures de « mise en ressource de l'environnement », entendues comme des manières très partielles et situées de « valoriser » certains pans de ce dernier. La centralité de la propriété individuelle garantie et promue par l'État – contre des modes de gestion commune –, les notions de soutenabilité ou de durabilité comme outils clefs de réorganisation de l'exploitation des « ressources » naturelles ou encore la conservation de la nature – par la production de parcs naturels notamment – sont les trois principaux aspects abordés de ces « valorisations ». Un cas typique de cette inextricabilité des histoires humaines et naturelles – et de son oubli – y est rappelé : la production des grands parcs américains, emblèmes d'une politique protectrice de la nature et monuments nationaux, s'est accompagnée de l'exclusion des populations autochtones et de migrants qui y vivaient ou qui en tiraient subsistance. Cet exemple

3 - Cette introduction n'est cependant pas la première du genre. En langue française, deux références peuvent ici être évoquées : *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, LVI/4 (2009) et Grégory Quenet, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?* (Paris : Champ Vallon, 2014).

nous l'indique clairement : c'est précisément au nom d'une Nature, entendue comme une entité déliée des affaires humaines, indépendante et à protéger pour elle-même, que celles et ceux qui tissaient des liens parfois séculaires avec les éléments de cette dernière ont pu être exclus de certains territoires.

Le chapitre III discute toute une série d'oppositions – traditionnel / moderne, passif / actif, inconscience / conscience, etc. – qui ordonnent notre appréhension des rapports entretenus par les sociétés passées et les sociétés occidentales actuelles aux environnements. Contrairement à ce que de nombreux récits affirment – notamment ceux de la sociologie du risque –, l'étude précise des réflexivités environnementales des sociétés passées laisse apparaître, non pas la lente émergence d'une conscience écologique dont nous serions aujourd'hui les porteurs et les garants, mais davantage sa neutralisation systématique, depuis plus de deux siècles maintenant, par toute une série de dispositifs discursifs et pratiques ayant permis et accompagné l'industrialisation massive de nos sociétés.

Le chapitre IV aborde les modalités de transformation juridique et technique de l'environnement en marchandises et les impacts de leur consommation. En abordant des échelles spatio-temporelles beaucoup plus vastes, le chapitre V nous invite à considérer le caractère crucial et majeur des transformations environnementales induites par l'homme au cours des deux derniers siècles, mais aussi la manière dont la relecture environnementale de certaines séquences historiques telles que la révolution industrielle anglaise modifie sur de nombreux points leur compréhension. Enfin, le dernier chapitre nous introduit brièvement aux histoires du climat et aux enjeux de ces dernières.

Si l'on doit vivement saluer l'impressionnante richesse des exemples déployés dans ce tout petit ouvrage (moins de 110 pages), ainsi que la forte réflexivité qui d'emblée accompagne leur déploiement, il est dommage qu'un chapitre conclusif ne vienne ramasser cette diversité, la faire résonner par exemple avec d'autres champs de savoir – philosophie, écologie politique, anthropologie – ou de luttes concrètes – justice environnementale, ZAD – qui subissent ou prolongent aujourd'hui aussi une inflexion « environnementale ».

Alexis ZIMMER

Mariacarla GADEBUSCH BONDIO (éd.), *Medical ethics : Premodern negotiations between medicine and philosophy* (Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 2014), 25 cm, 239 p., réf. bibliogr., « Aurora – Schriften der Villa Vigoni », vol. 2.

Cet ouvrage collectif réunit quinze contributions (en anglais, allemand ou français) sur le sujet de l'« éthique médicale », issues d'un colloque de 2010 tenu à la Villa Vigoni. Si ce sujet est aujourd'hui familier pour les sciences humaines et sociales qui s'intéressent aux pratiques médicales et à l'histoire de la pensée médicale en Europe, l'ouvrage se singularise en l'abordant dans la période médiévale et renaissante. Quelques ouvrages consacrés à l'éthique médicale au cours de